

Elena Maroutsou

ENTRE LE QUAI ET LE CONVOI

Leçons de vol

Tours de prestidigitation

Et un cadavre

La source de ma sérénité est ma capacité à tout transformer en mots. La souffrance devient mots. La catastrophe devient mots. La panique, des mots. Je parle, donc je comprends. Donc, je résiste. Pourtant, à AI, j'ai donné une toute autre explication à ma philosophie :

Quand j'avais quatre ans, lui ai-je dit un jour, voici ce qui m'est arrivé : c'était au mois d'octobre, l'école avait commencé, et moi, enfin, je devais aller à la maternelle. Enfin pour ma mère, car moi j'étais parfaitement bien à la maison, surtout durant les matinées où mon frère Stergio était à l'école et ne passait pas tout son temps à dépecer mes poupées et à jouer au foot avec leurs têtes. Je décidai donc, en signe de protestation contre mon déracinement imminent, de tomber malade ; j'ai effectivement réussi, manifestant ma première crise d'asthme, ce qui me remplit d'une vraie joie. Ma mère, en revanche, se montra très inquiète, ne cessant d'approcher son visage du mien pour vérifier si je respirais normalement. Le médecin qui vint en visite déclara que ma crise n'était pas grave et était peut-être due – c'est le mot qu'il avait employé, « était due »- à l'anxiété que j'éprouvais pour l'école. Avant de partir, il prescrivit à ma mère de me mettre dehors sur le balcon, pour que je respire l'air pur. Puis il se pencha et m'embrassa sur la joue. Ses lèvres étaient fraîches et sèches.

Nous habitions alors dans le quartier de Kypseli, où l'air n'était pas particulièrement pur, mais cela n'empêchait pas quelques hirondelles de bâtir leur nid, chaque printemps, à l'angle de notre étage. De temps en temps, un tout petit oisillon tombait du nid, ma mère prenait alors une échelle et le remettait à sa place. Je restais donc sur le balcon ces quelques jours, pendant que ma mère vaquait à ses occupations ménagères. Comme je m'ennuyais, je m'étais mise à mâchouiller les petites feuilles et les fleurs des vases, activité interdite, que je ne pouvais pratiquer qu'en l'absence de ma mère, qui ne comprenait pas pourquoi, -c'est bien d'une fille, ça, disait-elle- je mettais à la bouche tout ce que je trouvais. C'était faux, car je n'introduisais dans ma bouche que des choses qui

avaient de belles couleurs, comme cette fleur de bougainvillée toute rouge qu'un jour j'ai mis précipitamment dans ma bouche, lorsque j'entendis derrière moi un bruit sourd. Croyant tout d'abord que c'était ma mère qui arrivait, j'avalai la fleur au plus vite, puis tournai la tête pour constater ceci : c'était un petit oiseau tombé du nid.

L'oisillon tenait tout juste dans ma main, et je pouvais sentir son cœur taper contre ma paume comme un petit marteau. Et en plus, il me chatouillait avec ses ailes, car il les agitait, dans une instinctive tentative de s'envoler. J'appelai ma mère, mais elle ne m'entendit pas, tant mieux, car je voulais passer un moment avec l'hirondelle, avant qu'elle ne vienne la remettre dans son nid. Le ronronnement continu de l'aspirateur me donna le courage de prendre une initiative envers cette faible créature. J'allais lui apprendre à voler. Je déposai soigneusement l'oiseau sur le bord de la table de la véranda –une table de fer forgé, à la mode à cette époque-là- et, tout en me tenant sur la pointe des pieds, je commençai à battre des bras et à sautiller, donnant ainsi à l'oiseau sa première leçon de vol. Après avoir répété plusieurs fois cet ensemble de mouvements, je jugeai qu'il devait les avoir assimilés et je le poussai pour qu'il se mette à voler. Mais il tomba par terre.

J'ai dû persister dans mes efforts un certain temps. Avec le même résultat. Ou presque, car, à un certain moment, alors que j'avais patiemment replacé l'oisillon au bord de la table, il tomba à la renverse, les pattes en l'air, et resta immobile. Je le cachai sous ma chemisette, je sentis son duvet, encore chaud, me chatouiller la peau. Son cœur ne battait plus, et un instant après, l'aspirateur s'arrêta lui aussi.

Je courrai dans la chambre de ma mère. Je fermai la porte et me mis à fouiller les tiroirs de la commode. Dans l'un d'entre eux, je trouvai une boîte de la dimension que je cherchais. Je l'ouvris. L'intérieur était garni de velours rouge, c'est là que ma mère rangeait ses quelques bijoux de valeur. Je les vidai un à un dans le tiroir, sous ses bas, et mis l'oiseau dans la boîte. C'était un petit cercueil comme celui dans lequel on avait mis mon oncle l'année précédente, quand son cœur à lui aussi s'était soudain arrêté. Un moment, j'ai été distraite à la pensée du nez de mon oncle qui ressemblait à un bec, quand j'entendis les pantoufles de ma mère, klap klap, s'approcher. Je cachai la boîte au fond du placard, derrière des chaussures, et quand ma mère entra, je n'eus pas assez de souffle pour dire quoique ce fût. Mon père arriva illico de son travail et ils m'emmenèrent en voiture à l'hôpital. Ce fut ma deuxième crise d'asthme, qui me tint une autre semaine loin de l'école, une petite prolongation de la vie libre, que j'avais l'impression, malgré tout, d'avoir volée à l'oiseau.

Quinze jours après, ma mère commença à se plaindre d'une insupportable puanteur qui avait envahi sa chambre. Je venais de rentrer de l'école et allai me laver les mains dans la salle de bains. Là, agenouillé sur le carrelage, il y avait un homme, le bras enfoncé jusqu'au coude dans le siphon, tandis que ma mère marchait autour de lui, les mains sur les hanches. Elle persistait à dire que la mauvaise odeur venait des égouts,

hypothèse qui fut réfutée plus tard quand le plombier demanda si nous avions des sabots. Ma mère alla dans sa chambre pour chercher dans son placard, tandis que je regardais le plombier patauger comme un chien dans un lac visqueux. A la place de sabots, ma mère débarqua tenant dans ses mains la boîte à bijoux. En vérité, je l'avais totalement oubliée et je regardai à l'intérieur avec une franche curiosité. Le petit oiseau avait disparu. A sa place, sur le velours rouge, rampaient et s'agitaient, plus exubérants que quiconque dans cette salle de bains, des centaines de petits vers.

Ainsi donc, expliquai-je à Al, c'est à la suite de ce miracle incomparable, et de ce tour de prestidigitation, inconcevable de dégoût et d'horreur, que rien n'a jamais pu m'étonner. J'étais enfin préparée à tout.

J'étais initiée au stoïcisme.

Ce n'est pas à moi que cette histoire est arrivée. Mais, autrefois, à ma voisine du cours élémentaire, Klairi, qui me l'avait racontée et que j'avais décidé d'adopter. Puisque j'ai adopté cette histoire, on ne peut pas dire qu'elle vaut moins comme interprétation de moi-même que n'importe quelle autre que j'aurais réellement vécue. Tout comme l'enfant que l'on a choisi d'adopter, qui prend, avec le temps, nos traits de caractère et qui devient deux fois notre enfant. N'est ce pas ce que l'on dit ? Donc, à partir de mes seize ans, je décidai que cette histoire m'était arrivée et qu'elle expliquait mon imperturbable joie existentielle.

Al, bien sûr, n'a jamais adhéré à cette interprétation. Chaque fois que je lui ai parlé de moi, de mon enfance, des différents épisodes qui m'ont marquée, il persistait à expliquer mon psychisme avec la clé rouillée du matérialisme historique. Mon stoïcisme, soutenait-il, provenait de la sécurité assurée par le confort économique que nous procurait mon père, quand abandonnant le bâtiment, il s'occupa d'entreprises. La distanciation et la tendance que j'avais pour la rêverie, étaient, selon lui, la conséquence de l'environnement bourgeois dans lequel j'avais grandi. Bref, à cause de cela, j'étais une plante d'intérieur dont les racines ne se nourrissaient pas de la terre et du fumier de la vraie vie. J'étais un bonzaï élégant qui n'était pas exposé aux difficiles phénomènes atmosphériques, mais déployait ses rameaux très sensibles dans le monde aristocratique, pur, protégé, mais pour tout dire factice, des idées. Et cela le mettait hors de lui.

Al, ou plutôt Alexandros, était Italo-Espagnol. Son père était né en Calabre et sa mère en Andalousie, ils s'étaient connus à Londres, tiraillés entre les leurs et la pauvreté. Lui finit par devenir alcoolique et elle s'occupait d'une épicerie et de ses quatre enfants, tous des garçons, qui se couraient après entre les rayons avec les bocaux de purée de tomates, les morceaux de parmesan et de jambon. Je me demandais souvent d'où provenait cette

impressionnante beauté d'Al, étant donné que, chaque fois que j'allais chez lui, je trouvais ses parents laids et boursoufflés.

Il s'était passé un mois depuis le jour où mon sang-froid avait été mis à l'épreuve dans son bureau et qu'il m'ait invitée à dîner chez lui. Ce n'était pas la première fois que j'allais lui rendre visite. Du jour où il avait douté des qualités de mon premier travail, nous étions convenus que j'irai une fois par semaine chez lui pour discuter de la marche du travail que je préparais, la composition, la langue, les motifs et tout le reste. Durant ces rencontres, j'ai cessai de le craindre, car je discernais, derrière son ironie et ses flambées cyclothymiques, un tempérament sensible et dans le fond timide. Il avait certainement dû prendre beaucoup sur lui quand, après nos premières rencontres, au cours desquelles il convint que j'avais fait de remarquables progrès, il me proposa de rester après la leçon la prochaine fois pour que nous dinions ensemble.

Nous venions donc de terminer les lasagnes, et restions assis un peu embarrassés sur le canapé, quand je remarquais sur la petite table une photographie d'Alfredo et de Giorgina, les parents d'Al, quand ils avaient vingt ans. La photographie était prise sur un pont, Giorgina avait appuyé sa tête sur l'épaule d'Alfredo. A cette époque, ils ressemblaient encore à des oiseaux migrateurs de toutes les couleurs.